

★ Flash ★

au service du monde scolaire

REDACTION, ADMINISTRATION : 4, Place Lemoine — CONSTANTINE

Il fallait le dire...

Le bulletin de victoire du numéro précédent serait tout aussi bien à sa place dans celui-ci. Une telle audience auprès du monde scolaire ne va pas sans créer de sérieuses obligations. Il importe en particulier d'exposer clairement et loyalement la nature et les objectifs de « Flash ». Ce faisant, votre journal se fixera en quelques points précis devant l'opinion de ses lecteurs, et, par le fait même, s'engagera à rester tel qu'il se sera défini.

« Flash » est un journal JEUNE, très jeune même. Pensé, rédigé, diffusé, organisé par des jeunes de 18 ans. Dans toute la presse française, même celle destinée à la jeunesse, ce fait a quelque chose d'exceptionnel. Il y a, en effet, beaucoup de journaux pour les jeunes, qu'on cherche à amuser et divertir. Mais ce ne sont pas des journaux de jeunes, où pourraient s'exprimer spontanément leur âge et leur milieu précis de vie.

« Flash », lui, est réalisé par des scolaires pour des scolaires. Il n'a pas besoin de s'adapter : il parle d'emblée le langage de ses lecteurs, et dit ce qu'il veut dire comme on aime l'entendre dire à 18 ans. S'il soulève un problème, ce n'est pas un faux problème, parce que ceux qui le présentent sont les premiers à être persuadés de son existence. S'il exprime une espérance, c'est vraiment celle de tout le monde. « Flash » est et restera l'affaire de jeunes qui parlent le langage de tous les jours et entrent dans le vif des sujets qui s'imposent. Il ne connaît ni les conditionnels timides, ni les parenthèses restrictives, il serait plutôt porté à foncer dans le brouillard, avec l'assurance de savoir où il va. « Flash » est jeune parce qu'il n'est autre chose que le porte-parole des jeunes.

« Flash » est un journal d'EQUIPE. Ce terme ne dissimule pas une éminence grise ou une personnalité désireuse de garder l'anonymat. « Flash » est réellement le résultat d'un travail d'équipe : l'allure de tel numéro, la répartition des rubriques et des articles, l'extension éventuelle, l'organisation de la diffusion sont décidées par l'équipe qui, de son côté, prend la responsabilité de ce qu'elle exprime ou laisse exprimer. La jeunesse de « Flash », c'est la jeunesse de son équipe qui apporte à son travail l'enthousiasme et l'ardeur sans lesquelles tout est vieux et fossilisé.

Bien plus, « Flash » n'existe et ne peut exister tel qu'il est qu'à cause de cette collaboration étroite, car répondre à tous les problèmes et à tous les besoins dépasse les possibilités d'un seul homme. Cette existence de « Flash » et sa réussite, que nous permet d'affirmer l'empressement de ses lecteurs voilà ce que nous devons à une équipe coordonnée ! Si tout ce qu'il y a de valable lui revient, directement ou non, alors, Chapeau !

« Flash » est enfin un journal OUVERT ; ouvert à tous les problèmes du monde scolaire (et on peut s'en rendre compte par la diversité des articles de ce numéro) ; ouvert à tous les goûts, alliant l'humour et la culture, le concret et l'évasion poétique ; ouvert à tous les garçons et toutes les filles, voulant créer entre tous une joyeuse cordialité et la conscience du bonheur et de l'intérêt de vivre ensemble, quelle que soit notre appartenance spirituelle ou politique. « Flash » voudrait faire la preuve que les jeunes d'aujourd'hui, qu'ils soient Chrétiens, Musulmans, Israélites, croyants ou laïques, sont capables de dépasser ce qui les distingue pour réaliser qu'ils sont de la même famille humaine, et que, dans le milieu qui les réunit, tous ensemble et à cette unique condition, ils sont capables de réaliser une œuvre magnifique. « Flash » voudrait être la première entreprise de ce genre tentée par des jeunes, l'encouragement à d'autres réalisations que nous poursuivrons durant toute notre vie. « Si tu veux qu'ils soient frères, fais-leur faire un tour, si tu veux qu'ils se haïssent, jette leur du grain ». (Saint-Exupéry).

Tels sont les traits sous lesquels nous semble apparaître « Flash », et les engagements qui marqueront sa fidélité à lui-même. Ami lecteur, nous comptons sur toi pour nous le rappeler, si besoin est. En échange de ce que tu es maintenant en droit d'exiger de nous, accepte que nous fassions appel à ta confiance et à ta sympathie. Car nous entreprenons une œuvre difficile, et notre récompense, c'est que tu nous emboites le pas, sur la route qu'il a fallu choisir.

Notre vie telle qu'on peut la faire

Dans son dernier numéro, « Flash » posait une question qu'il jugeait importante, celle du « dimanche après-midi ». Il disait notamment : « Votre silence et vos réponses seront également significatifs ». Or, notre journal n'a guère reçu que deux réponses. Qu'est-ce à dire ? Les Constantinnois s'ennuient-ils vraiment au cours de cette journée que certains trouvent fastidieuse, ou bien « Flash » s'est-il radicalement trompé ?

L'enquête que nous avons menée nous permet d'affirmer qu'effectivement les jeunes constantinois « baillent leur dimanche ». Leur silence signifie-t-il alors qu'ils n'y veulent rien changer ? La question, ainsi posée, est lourde de conséquences. Mais « Flash » avait promis de proposer ses solutions. Il vous les donne ; libre à vous de les utiliser.

L'un de nos collègues lycéens nous écrit pour nous signaler la naissance au lycée même, d'un club d'échecs. Nous nous permettons de publier la lettre de cet élève :

« Un jeu divertissant, aux milliers de combinaisons diverses, le jeu des rois et le roi des jeux, vient, pour la première fois, d'apparaître dans l'histoire du lycée d'Aumale. Un cercle d'échec scolaire a, en effet, été créé, grâce à la bienveillance de l'Administration. Après quelques difficultés, ce cercle a pris un bel essor, aussi bien parmi les internes que parmi les externes. Evidemment, le jeu d'échecs nécessite (noblesse oblige !) beaucoup de patience et de réflexion, mais il est à la portée de tous ».

Souhaitons longue vie à ce cercle, pour le plus grand bien du jeu qu'inventa Palamède. Pour tous renseignements, s'adresser à M. Nouschi, élève de Philo 2.

Un autre collègue lycéen nous écrit : « Lorsque j'ai lu l'article de « Flash », je me suis souvenu d'une idée dont j'avais déjà discuté avec plusieurs lycéens. Je vous communique cette idée, peut-être sera-t-elle réalisable grâce au patronage de votre journal :

« Créer un groupe de jeunes amateurs de photographie et de prise de vue, pour qu'ils puissent prendre contact entre eux, échanger des photos et des points de vue, se perfectionner dans la technique photographique, réaliser des reportages, en un mot, créer une intéressante union de jeunes qui aiment la photo et la caméra ».

« Flash » pense qu'une telle proposition peut apporter beaucoup aux jeunes, les servir. les aider... et les intéresser. (S'adresser à Costa, 1^{er} M.)

Une autre solution nous est encore proposée par le Club du Disque Constantinnois ; l'un de ses membres nous écrit :

« Le Club du Disque sera heureux d'accueillir tous les jeunes qui aiment la musique » de quel genre que ce soit ». Créé l'an dernier, le club vit cette année dans une ambiance sympathique et « jeune ». Il vous permettra d'entendre des œuvres musicales de tous les genres, présentées et discutées ; il donnera aussi la possibilité de faire entendre à ses membres les disques qu'ils aiment.

L'an dernier, nous avons fait un tour d'Europe musical au XIX^{ème} siècle, en plusieurs étapes ; cette année a débuté avec un parallèle entre musique populaire et musique religieuse continuée par une présentation de clavecinistes ; la dernière séance fut consacrée à un regard panoramique sur les grandes époques musicales.

Voici ce qui est prévu pour les prochaines séances : la musique de danse à travers les siècles, la musique de jazz, l'Histoire du Soldat (Stravinsky-Ramuz)... et ce que vous nous proposerez.

Une réunion aura lieu vers le 15 Février, nous espérons que ceux qui aiment la musique y viendront. A bientôt donc ! ». Pour tous renseignements s'adresser à

Chaudoreille Sciences Exp.

Dans le cadre de la musique, il y a encore la ressource d'« A cœur Joie », dont tout le monde connaît l'existence, mais dont bien peu soupçonnent que toutes les bonnes volontés y sont accueillies le Dimanche, de 14 h. 30 à 15 h. 30, à l'Université Populaire. On ne saurait trop insister sur l'enrichissement et les découvertes que procure l'exercice du Chant choral. Faites un essai, et vous constaterez que votre dimanche après-midi aura une tout autre allure.

le reporter de service

Culture ou bachotage... ?

« Non ! Tu n'as rien fait cette année ! Tu sortais tous les soirs ! Eh bien ! Maintenant tu vas travailler ».

Nous retrouverons dans cette petite altercation la scène classique qui suit l'échec au baccalauréat ; et déjà le pauvre recalé voit la boîte à bachot s'ouvrir devant lui. Il sait que ses vacances, il les passera le nez dans ses bouquins ; plus de lectures de romans, plus de cinéma, plus de sorties. Il sait en un mot qu'il va « bachoter ». Très bien ! Mais laissons ce terme aux boîtes à bachot, et n'allons pas mêler le bachotage au travail scolaire. La culture, en temps de classe, a trop tendance à entrer, sinon dans le domaine de l'inaccessible, du moins dans celui du futur. Les programmes sont chargés, les jours de classe peu nombreux, certes. Mais combien de fois n'a-t-on pas entendu cette réflexion de la bouche d'un bachelier : « A quoi cela m'a-t-il servi ? je ne me rappelle déjà plus rien ! »

De deux choses l'une : ou bien il dit vrai, et nous avons à faire au type même du bachoteur, ou bien il sera bientôt détrompé et fournira la preuve qu'une fois de plus : « la culture, c'est ce qui reste quand on a tout oublié ».

Mais l'idée la plus répandue est que, pendant l'année scolaire, « on n'a pas le temps de penser à la culture ». Qu'il soit permis à « Flash » de préciser un premier point : que nous apporte l'étude du grec, du latin, de la littérature, des langues vivantes, et j'ajouterais même, de la musique et du dessin, sinon les bases d'une culture générale en vue d'une culture plus spécialisée, après les deux bachots ; et, sous cet aspect, le travail scolaire n'a rien à voir avec le bachotage, lequel ne vise, en effet, bien souvent, qu'à l'immédiat, en faisant du bac, non un moyen d'accéder aux études supérieures, mais un résultat en lui-même. le but unique des classes secondaires.

Enfin « Flash » se permet d'attirer l'attention sur un second point, non moins important, en faisant un petit recouplement avec le problème posé dans le numéro de Décembre : la culture ne pourrait-elle pas trouver sa place dans ce dimanche après-midi si souvent perdu ? Et le choix du film à voir ne permettrait-il pas de faire du cinéma un véritable moyen de culture ? La question est déjà posée depuis longtemps, mais n'y a-t-il pas un moyen de la résoudre dans le concret ?

L. THIERY

Se rencontrer, c'est mieux se connaître, se mieux connaître c'est déjà s'estimer. L'équipe de « FLASH » a pris contact avec le journal « ESSOR ESTUDIANTIN » et les membres directeurs de l'A.J.E.M. Pour notre plaisir et notre enrichissement, nous espérons que ces contacts se multiplieront.

L'équipe de Rédaction

Portraits d'après nature

ATTITUDES...

Dans l'univers quasi-Einsteinien, et, partant, plutôt courbe qui est celui des relations mondaines, l'extrême simplicité confine à l'extrême distinction, de sorte que la véritable distinction est toujours extrêmement simple et la simplicité authentique extrêmement distinguée. Cependant on ne peut s'en apercevoir qu'après avoir fait le tour de cet univers, et ceux pour qui il a une importance trop grande manquent en général de souffle pour ce voyage et ne s'en aperçoivent jamais. Il y a (et pourquoi ne pas le dire, surtout dans le monde étudiantin) de fausses simplicités qui font grincer des dents et des distinctions frelatées qui soulèvent le cœur. C'est qu'il n'est pas donné à tout le monde d'être simple, ni distingué. Ce sont là deux hautes vertus qui ne se trouvent point chez le marchand, et les habits les mieux coupés, les parfums les plus subtils et le maintien le plus étudié ne pourront jamais faire voir le jour au plus élémentaire atome de simplicité ou de distinction. Il en va là, comme des vitraux des cathédrales, ils ne sont beaux que s'ils sont éclairés du dedans ; c'est pour l'avoir méconnu ou oublié que tant d'efforts déployés dans le but de paraître simples et distingués se sont mués en irritantes démonstrations de snobisme.

Simplicité et distinction sont des qualités d'âme. Mais l'âme intervient-elle dans vos attitudes ? et d'abord, savez-vous que vous avez une âme ? une âme qui se situe par delà la zone d'opération des recherches vestimentaires et qu'indiffère absolument la marque de brillantine de votre chevelure ; une âme que le pull-over le plus « new-look » ou le veston le mieux coupé sont impuissants à empêcher d'avoir froid au dedans de vous. La flamme qui brille aux yeux des gens simples et leur confère la forme la plus achevée de leur inimitable distinction ne doit rien à la longueur des cils ou à la courbe des sourcils, elle est le reflet d'un feu et d'une chaleur intérieurs qui s'alimentent aux sources les plus secrètes de la personnalité. Il est impossible de paraître simple. Il est difficile de l'être et il est dangereux de savoir qu'on l'est, car c'est déjà commencer à ne l'être plus. Mais il y a de grandes chances pour qu'on soit sur le chemin qui conduit à la vraie simplicité et à la vraie distinction quand on commence à les découvrir et à les aimer chez les autres.

Voulez-vous paraître simple ? Alors SOYEZ simple.

JEHAN.

Le complexe d'Isaac

Mon père est un despote. Comme maman n'accepte pas les ordres, il se rattrape sur ses enfants. « Pas d'explication, c'est comme ça ; tu n'as qu'à obéir, parce que je suis ton père ! etc... » Non, la règle de grammaire « Quoniam ego nominor leo » ne colle pas dans une famille du 20^{ème} siècle.

Il ne me met au courant de rien. Je veux bien, provisoirement, ne pas discuter avec lui le budget familial, mais je ne suis plus un gosse, et à 15 ans j'ai le droit de donner mon avis ! Ou bien il me raconte des bobards, persuadé que je les crois. Il y a trois ans, c'étaient les gosses dans les choux. Maintenant, il voudrait me persuader que toutes les femmes sont des créatures dangereuses . . . Bien alors, pourquoi est-ce qu'il a épousé maman ?

Aucun effort pour le comprendre. Il est d'une autre génération, celle du 15 à l'heure, et du maillot de bain à bretelles.

Et d'une méfiance envers moi ! . . . Il veut tout contrôler : et mon itinéraire en sortant de classe, et mon argent de poche, et ce que je fais en sortant du Lycée. Il me soupçonne des pires choses. J'suis tout de même pas toujours à courir après les pépées ! . . .

Vous me direz, bien sûr, que je pourrais faire les premiers pas, lui confier mes idées et mes désirs ; qu'il lui est délicat de faire des avances qui risqueraient de me rétracter davantage . . . Peut-être. Mais zut !

J'ai un illustre devancier dans l'histoire sainte : c'est Isaac. Quand Abraham, son père dénaturé, l'emmena à la campagne pour l'égorger (en lui faisant véhiculer le matériel nécessaire, bien entendu), Isaac, en victime résignée, se laissa faire et tendit le cou. Heureusement qu'un ange arrêta le bras du père.

Quelle soucoupe volante arrêtera le bras du mien ?

« FLASH », le numéro 50 frs
 ABONNEMENT pour l'année scolaire 300 frs
 ABONNEMENT de soutien 500 frs

A adresser provisoirement

à l'abbé L. JEANNE

4 Place Lemoine, CONSTANTINE

C.C.P. 1120-68 ALGER

Quand la fantaisie se déchaîne...

Curiosités philosophantes

Les philosophes ont de quoi surprendre, c'est le moins qu'on puisse dire.

Démocrite s'enrichit dans le commerce de l'huile : « Primum oleare, deinde philosophare ». Empédocle, lui, fit le malin : il voulut faire croire qu'il était monté au ciel. Disparaissant un soir dans l'ombre, après un banquet il se jeta dans l'Etna. Mais on découvrit ses sandales dans le cratère. Que diable allait-il y faire ? Tous les va-nu-pieds ont maintenant des chances de faire croire qu'ils sont montés au ciel. Quant à Socrate, excellent soldat, mais mal marié, il eut pour plus grande épreuve terrestre, d'après une tradition ennemie, sa femme Xanthippe. Diogène qui avait résolu avant Whright le problème de l'habitat anti-sismique en espace courbe, vivait dans un tonneau. Il cherchait un homme en plein midi, une lanterne à la main ! Carnéade à Rome, enseignait un jour une théorie, et le lendemain la théorie exactement contraire. Cette aptitude a reçu, de tous temps, le nom d'eclectisme. Le peuple nomme ça une girouette. Plotin, mystique, avait horreur, rapporte Porphyre, d'être dans un corps. On le vit bien. Il ne se baignait jamais, se contentant de frictions. Un jour la peste emporta ses serviteurs... et ses frictions. En outre, Plotin, toujours d'après Porphyre, souffrait d'un flux de ventre : mais il ne voulut jamais prendre de lavements, parce que, disait-il, pareil remède n'était pas convenable pour un homme âgé. Cette sagesse païenne, convenez-en, vous a une odeur ! Plotin appelait ça ; faire remonter tout le divin de lui à l'univers. Sans commentaire.

Les Modernes n'ont rien à envier aux Anciens. Galilée avait résolu, lui aussi le problème du logement. Il prétendit que la terre tournait : on lui fit des misères intellectuelles. Mais il mourut dans une villa confortable. Aussi, paraît-il, ses derniers mots ne furent-ils pas : « Et pourtant, elle tourne », mais « Je suis content, ça marche ». Moralité : dites des bêtises, et on vous logera ! Descartes, père du rationalisme, était bourré de complexes : il aimait se perdre dans la foule, croyait aux rêves, aimait les automates, et mourut parce qu'il s'était levé à cinq heures du matin un jour de grand froid, pour donner une leçon particulière de philosophie à une princesse, probablement trop occupée ailleurs dans la journée. Spinoza, lui, tomba amoureux de la fille de son professeur, mais il fut évincé par elle au profit d'un élève concurrent, plus prodigue en cadeaux à la belle. Kant n'est jamais sorti de son trou ; quand il travaillait, il disposait, dans le coin opposé de sa chambre, un mouchoir, et était ainsi obligé de se lever chaque fois

qu'il devait se moucher. L'histoire ne dit pas si le nez de Kant coulait beaucoup ! Fâcheux oubli, car, pour Cléopâtre, le nez est mis à toutes les sauces. Auguste Comte, amant de la science, malheureux en ménage (décidément), tomba en folie alors qu'il démontrait la supériorité de la Raison. A peine guéri, il se jeta dans la Seine, pour se remettre dans le bain de la démonstration suspendue. Il se fit ensuite entretenir par une bande d'admirateurs béats : ce fut l'obole au génie fauché. Enfin, Kierkegaard fut trouvé mort sur un trottoir de Copenhague : à force de s'exciter à exister, il en creva.

En conclusion ; un philosophe ne peut en rencontrer un autre sans se mettre à rigoler. Les paris sont ouverts.

Le Pingouin.

Soucoupes volantes

Sétif (D. n. c. p.) — « Hier matin, l'attention de nombreux Sétifiens a été attirée par un objet lumineux qui a pu être observé dans le Sud, à 60° au-dessus de l'horizon et qui est resté absolument immobile pendant 1 h. 30... etc... »

LA DEPECHE DE CONSTANTINE
et de l'Est algérien, Mardi 11
Janvier — 1^{re} page 4^{me} colonne
circa medium

EN TROMPE-L'ŒIL

Voici un témoignage précieux et qui, cela vaut d'être épinglé, émane d'un humaniste distingué dont l'objectivité ne peut être mise en doute une seconde :

Mon cher « Flash »,

« Je me promenais à Sétif, dimanche dernier, au lieu dit « Cité Lévy », et sous le ciel d'un bleu-pistache où trônait le Rutilant Imbécille (Soleil) dans ce paysage de terre grasse et de vieux cailloux, respirant à pleins poumons, je ne pensais vraiment qu'à ne penser à rien.

Sur le retour, au tournant d'un sentier longeant la Gare, quelle ne fut pas ma surprise et, pour tout te dire, mon effroi, de voir se dresser devant moi une créature d'apparence fantastique.

L'œil brouillé d'émotion, au premier abord, je n'en distinguai pas les traits. Mais comme je me sentais incapable du moindre mouvement et que je doutais si cette paralysie était due à la peur ou avait quelque cause moins naturelle, l'intuition me vint que cette dernière hypothèse était la bonne et que je me trouvais en face d'un MARTIEN dont on sait qu'ils ont le pouvoir de réduire leur interlocuteur à l'immobilité.

De savoir à quel j'avais affaire, je retrouvai sur le

(Suite Page 5)

Les idées et les faits...

« BONJOUR TRISTESSE » !...

Il y a comme cela des livres qui sont célèbres, avant même qu'on les ait lus, et on ne les lit finalement que parce qu'ils sont célèbres et c'est pour s'apercevoir qu'ils ne l'auraient jamais été s'ils avaient été d'abord lus. C'est qu'aujourd'hui il suffit à un livre d'une bande d'éditeur qui fasse état d'un quelconque « prix » pour que le tirage en atteigne des propositions remarquables, qui lui tiennent lieu, d'ailleurs, de toute autre chose remarquable. C'est notamment le cas du livre de Françoise Sagan « BONJOUR TRISTESSE », Prix des Critiques, 200^e mille.

La romancière est jeune, dix-huit ans, et cette circonstance était bien de nature à lui attirer d'emblée la sympathie de tous les jeunes, mais quand on a lu l'ouvrage on serait plutôt enclin à y voir quelque chose comme une circonstance. Mais ceux qui ne méritent aucune circonstance atténuante, par exemple, ce sont les prétendus « critiques » qui ont décerné un prix là où, décevant, on ne voit pas qu'il y ait matière au moindre accessit, tout au plus serait-on d'accord avec eux pour obtenir à la demoiselle une bourse qui lui permettrait d'aller à l'école, mettre au point ses idées sur le monde, et apprendre à ne plus confondre la psychologie avec la physiologie et une femme avec une femelle. Car pour être écrivain, il ne suffit pas d'être jeune et d'avoir du talent, il faut aussi avoir des idées et, autant que possible, des idées justes. La tristesse est quelque chose de beau et c'est bien pour cela qu'il ne faut pas la laisser profaner en l'identifiant avec l'écoeurement de soi.

Sans fouiller le livre, je vous en livre quand même un passage, ces paroles sont dans la bouche de l'« héroïne » du livre, page 75 : « Je me rendais compte que l'insouciance est le seul sentiment qui puisse inspirer notre vie... »

... je ne sais pas si vous aussi vous vous rendez compte !

Un livre qui aurait voulu être un livre triste, mais qui n'est qu'un triste livre !

JEHAN

Soucoupes volantes

(Suite de la page 4)

champ et mon calme et la vue, et j'entrepris sur l'heure un attentif examen du personnage.

Il avait le nez extrêmement long, à vrai dire aussi démesuré qu'une trompe. De part et d'autre de la boîte crânienne, oblongue et massive, d'une calvitie rigoureuse, pendaient, tels des rideaux, d'immenses oreilles qu'il agitaient nonchalamment comme font de leurs éventails les Ouled Nails et les dames de la haute société biskrinc. Robuste, sans nul doute, encore que sa peau fut grise et ridée, il se tenait d'aplomb sur quatre pattes semblables à des colonnes - ou pareilles, plus précisément, à des pattes de... d'él...

Le Prix Goncourt à Simone de Beauvoir

Quand en 1919, le « Goncourt » fut attribué à un Marcel Proust, riche, célèbre et quinquagénaire, ce fut un tollé ! Parions qu'en couronnant Simone de Beauvoir, les jurés de la place Gaillon ont opté pour une solution facile. Parce que Mme de Beauvoir est le pendant de Sartre, on lui prête du génie, des vues philosophiques, de grands desseins ; elle et lui savent de quoi demain sera fait et s'emploient à hâter la merveille.

Hé bien, qu'on lui accorde les desseins, les vues et le génie, pourvu qu'on lui refuse tout talent. Elle confond richesse et volume (579 pages de 46 lignes chacune) ; elle écrit comme on parle quand on parle mal, et puisqu'elle fréquente les bars, elle doit savoir ce que vaut le style parlé ; elle met en scène d'assommants bavards qui ne se distinguent l'un de l'autre que par le nom ou par des tics ; elle les lâche dans un monde fait de fumée de pipe et de fumée de champagne ; elle les attelle à des journaux, à des livres ; elles les promène sur terre et sur mer, eux, leurs amies et leurs problèmes et elle prétend, sans rire, que c'est le drame des intellectuels français au lendemain de la Libération.

La belle France et les beaux intellectuels !

Nihilistes, esthètes, politicards, la belle bouillie !

On nous avertit que ce n'est pas un roman à clés. Et après ? Que ferais-je de clés qui ouvrent sur autant de néants ?

Juste-Lipse.

Ciel ! c'est à cet instant - et avant même que je m'aperçusse que le monumental postérieur s'adornait d'une petite queue - que je compris qu'il s'agissait d'un éléphant !

Certes, mon cher « Flash », ma méprise, j'en conviens, peut prêter à sourire. Mais, à y bien réfléchir, il me semble que mon aventure n'en perd point pour autant son intérêt. Car, dis-moi, n'est-il pas plus extraordinaire encore de rencontrer un éléphant à Sétif qu'un Martien ?

Juste-Lipse

homme du monde

membre de la société d'études napoléoniennes.

Extraordinaire en effet ! Mais cette rencontre insolite, bien digne d'un humaniste distingué ne peut nous rendre sourds à ce cri d'horreur.

ON ME CROIT FOU !

Orientons-nous plutôt vers des concepts scientifiques. Einstein comprendrait ce savant qui nous adresse un émouvant appel à la vérité.

« Inconnu, méprisé, victime d'une odieuse cabale, je tente un tout dernier effort en vous écrivant.

On me croit fou, je le suis. Fou comme Galilée l'était.

(Suite page 11)

DES LOISIRS POUR

AU CINEMA....

Les lettres de mon moulin

Il n'est pas de film de Marcel Pagnol qui n'ait suscité l'intérêt du public et connu sa faveur. Les « Lettres de Mon Moulin » restent dans la tradition et obtiennent un succès flatteur. La raison en est toute simple : Alphonse Daudet est un des auteurs les plus sympathiques en France ; avec le génie de Marcel Pagnol, ce film devait donner d'excellents résultats. Et c'est une réussite : Pagnol a su garder l'esprit de l'œuvre, et même plus que l'esprit. Aucun des trois contes choisis n'a subi de modifications importantes, ni même de raccourcissement.

Le film débute avec les « Trois Messes Basses » : une symphonie de jeux de scènes et de mimiques extraordinaires. L'interprète de Dom Ballaguère tient son rôle à merveille, et campe un bon curé qui sait se laisser tenter par la gourmandise. Son serviteur, le diable-Garrigou use de tous les subterfuges pour le tenter, et provoque le fou-rire des spectateurs. Des chants de Noël magnifiques et la scène finale, chantée dans les ruines, ajoutent à la beauté et à la poésie du passage.

« L'Élixir du Père Gaucher » permet à Marcel Pagnol de nous montrer les collines de Provence couvertes de thym et de romarin, de fleurs qui oscillent sous le vent...et sous une débauche de soleil. Le Père Gaucher dans sa simplicité et dans sa douleur de se voir devenir ivrogne, déclenche le rire et plait aux spectateurs.

« Le secret de Maître Cornille » nous plonge dans le monde des moulins à vent, ces pauvres moulins à vent qui doivent, l'un après l'autre, cesser de tourner, parce que concurrencés trop sérieusement par la minoterie à vapeur. Ce conte comporte une série de scènes charmantes : le lavage du linge à l'eau d'une source, dans les sous-bois, et les danses, à la fin. Maître Cornille attire la sympathie par sa fierté. Son interprète s'est, comme on dit dans les milieux théâtraux, « mis le rôle dans la peau ».

L'ensemble a une grande valeur, et le film peut prétendre au titre de chef-d'œuvre par sa fraîcheur, sa gaieté, pleines de gourmandise et d'esprit provençal. Pagnol fait découvrir au spectateur la beauté des paysages provençaux, et ce n'est pas là son moindre mérite.

Le seul reproche qu'on pourrait faire au film (puisque de nos jours critique est devenue synonyme de reproche), est sa longueur : mais il ne lasse jamais. On pourrait regretter aussi qu'il ne soit en couleurs, mais nous n'avons heureusement pas la manie américaine du technicolor.

La technique est toujours bonne, et les images excellentes. Pagnol n'a pas trahi son compatriote A. Daudet. Il a su conserver le ton d'optimisme et la gaieté de notre grand écrivain provençal.

P. FEBVRE

AU C.R.A.D.

« CASCADES »

Quand la coutume n'est pas respectée...rien ne va plus ! Oui, malheureusement, ce spectacle moderne fut boudé du public constantinois, et la foule habituelle a fait défaut.

Succédant à cette surprise désagréable, une autre bien plus heureuse : la tenue du spectacle. Disons sans plus tarder que l'on ne croyait guère au succès d'un tel montage, et qu'il fut pourtant éclatant.

La première partie de cet excellent divertissement était « Cascades », montage de Pic, magistralement interprété par des acteurs dynamiques venus spécialement de Paris. Ils présentèrent de courtes scènes des meilleurs humoristes français de notre temps (Pierre Dac) ou de l'autre (Courteline).

Après l'entr'acte, ce fut « Feu de la mère de Madame » pièce en un acte du vaudevilliste Feydau, remarquablement jouée, et qui déclina à nouveau des « cascades » de rires, qui ne prirent fin qu'avec la pièce.

Après une telle représentation, nous nous devons d'aller interviewer ceux qui nous avaient tant fait rire.

Tous les acteurs se dirent très contents de l'accueil du public constantinois. Ils soutinrent que nous n'étions presque pas « chahuteurs » (sans commentaires). Dominique Laporte, en particulier, nous traita d'anges, et nous remercia des applaudissements qui l'avaient, dit-elle, beaucoup touchée.

Après avoir vu les acteurs, nous vîmes l'administration, en l'occurrence une demoiselle très aimable. Le reporter de service, en posant sa première question, fut si ému qu'il tourna, par mégarde, l'interrupteur, créant dans le foyer une nuit pour le moins inattendue ! Cet incident vite réparé, Mademoiselle Monique (tel était son prénom) nous dit que le C.R.A.D. avait créé ce spectacle récréatif uniquement pour amuser le public, sans but profond, et avait fait appel à d'excellents acteurs métropolitains.

Et elle termina en nous signalant (détail noté avec plaisir !) que l'appareillage électrique du Théâtre de Constantine est l'un des meilleurs qu'elle ait jamais vu.

Et sur ce, elle nous mit gentiment à la porte.

(Recueilli par R. Baboulin)

**UN ABONNEMENT GRATUIT EST OFFERT
A TOUT LECTEUR**

qui aura trouvé cinq abonnements de soutien
(à partir de 500 francs)
à **FLASH**

R UNE CULTURE...

AU THEATRE...

POIL DE CAROTTE

C'est là une pièce très belle, mais infiniment triste ; et si le projecteur est braqué de bout en bout sur la personne de « Poil de Carotte », c'est moins pour exprimer le cas tragique d'un enfant malheureux que pour démasquer le monstre enfermé sous l'apparence d'une mère insinifante.

Brandissant la « Morale » et la « Religion », elle exerce sur l'âme naïve, sensible et scrupuleuse de son fils un chantage éhonté, cherchant à l'avilir non seulement aux yeux des êtres humains qui l'entourent, mais à ses propres yeux à lui. Madame Lepic cherche à provoquer en son fils un suicide moral ; elle emploie, à sa manière, et contre son enfant, des « armes de la nuit ». Par comparaison, le meurtrier vulgaire des tragédies classiques est un monstre rose. Est-il un acte plus abject que de tenter de tuer l'être intérieur d'un individu, surtout quand cet individu est un enfant, et son propre fils ?

La remarque du jeune héros : « Tout le monde ne peut pas être orphelin », interprète l'état de désolation intime du jeune garçon.

La pièce « finit bien ». Le père, plein de sagesse et de tristesse résignée parvient à dissiper la nuit morale où se mouvaient Poil de Carotte. Mais cette bonne fin est-elle un dénouement vrai ?

Les jeunes acteurs que nous avons vus à Constantine ce Vendredi 14 Janvier nous ont charmé par la sobriété des tons et des gestes. Prononciation claire, jamais forcée, décors et costumes adaptés aux circonstances et aux personnages, sans recherche d'effets excessifs.

Le jeune auditoire, tour à tour attentif et ému, a su manifester, par des applaudissements spontanés, la satisfaction que lui a procuré cette riche représentation.

LA DANSE...

Les ballets du marquis de Cuevas

Le public constantinois, qu'il soit amateur ou non de l'art chorégraphique, a eu la joie d'apprécier les célèbres Ballets du Marquis de Cuevas. Il serait vain de dire quelle pièce, de Giselle, Arlequinade, Retour, ou Prince Igor, a eu la préférence de cette foule de spectateurs qui, pour la plupart, découvraient le vrai visage de la danse et ses ressources inépuisables : « danse divertissement » et « danse mode d'expression ».

« Giselle », ballet - pantomime en deux actes, vit le triomphe de Jacqueline Moreau et de Georges Skibine. Le corps de ballet au grand complet (plus de quarante

exécutants) fit apprécier son ensemble parfait.

« Retour », dernière création du Marquis de Cuevas bien qu'appartenant à un genre tout à fait spécial, de tendance moderne, recueillit de nombreux applaudissements.

Un intermède très apprécié, « Arlequinade », pas-de-deux plein de fantaisie, d'humour et de grâce, permit à Belinda Wright et Serge Golovine d'obtenir un succès complet. On ne saurait manquer de souligner la diagonale en « brisés volés » qu'exécuta Serge Golovine et qui déclama l'enthousiasme des spectateurs.

Le spectacle se termina par le « Prince Igor ».

Une débauche de costumes et de couleurs ainsi qu'une chorégraphie remarquable mirent en valeur près de trente exécutants. Génia Melikova et Solange Golovina furent longuement applaudies.

Spectacle inoubliable et soigné, et le public constantinois dut reconnaître le travail et l'effort de ces danseurs qui évoluèrent avec tant d'aisance, de grâce et de légèreté devant lui.



Une figure des fameux Ballets

Connaissance de notre temps

La Presse a acquis de nos jours une importance extraordinaire. Cette importance est telle, que, depuis de nombreuses années, quantité de livres ont paru, traitant, soit du journal en tant qu'organisation commerciale ou intellectuelle, soit de cette entité qu'est la Presse, prise dans son sens général. Et toute personne qui pense (comment ne pas penser dans l'état actuel du monde ?) peut se demander quelle est l'influence exacte de la Presse.

Précisons tout d'abord un petit point de législation : la liberté de la Presse a été proclamée par la loi du 28 Juillet 1881, qui a supprimé toute mesure préventive (dit-*xit Larousse*).

Napoléon disait : « L'imprimerie est un arsenal qu'il ne faut pas mettre à la portée de tout le monde ». Tous ceux qui ont étudié l'histoire des peuples sont unanimes à affirmer que l'on peut juger a priori d'un régime politique en observant l'histoire de la presse sous ce régime. Sous le Consulat, les journaux parisiens furent réduits à 13, puis à 9 ; sous l'empire, il n'y en avait plus que 4 à Paris, et une centaine avaient disparu en province. C'est assez dire l'importance de la presse. Mais c'est dire aussi que Beaumarchais se montrait vraiment perspicace quand il faisait dire à Figaro : « Les sottises imprimées n'ont d'importance qu'aux lieux où l'on en gêne le cours ».

Qu'est devenue la Presse actuelle ? Si nous en croyons le philosophe Joseph Folliet, voici quelle est « ...la formule du journalisme moderne et massif... : une apparente objectivité, des titres affriolants et aguichants, en caractères monumentaux, des « hot news », c'est-à-dire des affirmations neuves, piquantes et scandaleuses, du sang, de la boue, de l'érotisme, du sadisme, le moins possible de pensée dans le plus possible de papier et de publicité ». Vision certes pessimiste, mais combien réaliste ! « Le bien et le mal de la Presse sont inséparables », disait Royer-Collard. Une telle affirmation, de nos jours, sent un peu la Pallice.

Nul n'ignore que la presse française actuelle suit (je devrais écrire « subit ») quatre grands courants. Il y a, comme chacun sait, la presse dite américaine, la presse dite russe, la presse dite italienne, enfin la presse française. On a coutume de classer dans la presse américaine les journaux vraiment américains, tel *Selection du Reader's Digest*, et les journaux sympathisants, tels *Paris-Match* ou d'autres ; dans la presse russe, (tant il est vrai que, pour les Français, communiste est synonyme de russe) les journaux à tendance communiste ; dans la presse italienne, beaucoup de revues pornographiques (les commanditaires de ces revues sont en général italiens ou américains, quelquefois allemands), et quelques illustrés destinés soit aux enfants, soit aux jeunes filles et militaires exilés (revues du type *Confidences*, dont certains sont d'ailleurs bien français) ; enfin, dans la presse française, quelques journaux vraiment français, relativement objectifs, mais rares !

Gustave Le Bon écrivait : « La foule est un troupeau qui ne saurait se passer de maître ». Malgré un relent quelque peu nietzschéen, cette phrase est assez vraie.

Pour prendre un exemple, banal, mais, je crois, efficace, citons la publicité commerciale. Depuis Emile de Girardin et son journal « La Presse », elle a envahi notre vie, et l'on ne peut nier son importance. Ne dit-on pas couramment qu'avec une publicité bien faite,

on peut faire ce qu'on veut d'un Américain ? (ceci soit dit sans vouloir dénigrer les Américains, mais en signalant la qualité technique et... plastique de leur publicité). N'abordons pas la question de la « publicité » politique, par trop épineuse ; signalons toutefois, en passant, le « bourrage de crâne », qui conduit à l'intransigeance et au fanatisme (le « *Got mit uns* » des Allemands, par opposition au « *God with us* » des Anglais).

Les moyens sont hélas ! très simples. On utilise l'affirmation (« L'affirmation pure et simple, dégagee de tout raisonnement et de toute preuve, constitue un sûr moyen de faire pénétrer une idée dans l'esprit des foules », écrivait Gustave Le Bon), ou la répétition (« Le slogan accroche l'attention, et se grave dans la mémoire : il fait appel à tous les instincts », J. Folliet), on utilise aussi les « affinités électives » ; la brillante de Louison Bobet ou le savon de Martine Carol. Que de moyens !

Et il faut noter cette double attitude du lecteur, pour le moins paradoxale à première vue, et pourtant tellement vraie psychologiquement : d'une part, le « il ne faut pas croire aux racontars des journaux », que chacun sert à qui veut l'entendre, et d'autre part l'influence très réelle des journaux. Raymond Poincaré notait déjà en 1898 : « L'ouvrier, le paysan, comment à se dire qu'un article de journal n'a plus d'importance qu'une conversation dans un café ». Pourtant l'influence du journal est là, presque tangible, et, avouons-le, généralement néfaste. Le journal pèse sur les consciences. Chez les jeunes il fait de véritables ravages. Témoin cette réflexion (garantie authentique, entendue en 1948 à Grenoble) d'un jeune garçon à son camarade : « Qu'il s'amène, ton Bayard, et tu verras si Tarzan l' descend pas ! » Témoin aussi le tirage, que l'on peut qualifier de monumental, de certains hebdomadaires appartenant à la « presse du cœur ».

Il y a là un problème qu'on ne peut pas ne pas voir, devant lequel on ne peut fermer les yeux. Nous ne prétendons pas avoir épuisé la question de la Presse, nous avons même conscience de l'avoir à peine égratignée. Mais quand on pense que nos lecteurs seront appelés, demain peut-être, à entrer dans la vie civique, sinon dans la vie politique, on se sent obligé de dénoncer certains abus et certaines influences. Car on peut se demander jusqu'à quel point les jeunes ne commencent pas à penser, au début de leur vie intérieure, par et d'après la Presse, dans quelle mesure le journal ne leur est pas un abrutissement, un abêtissement, dans quelle mesure il ne gêne pas enfin leur essor et leur vie.

Pour conclure, je citerai trois personnages qu'en général on considère comme sensés. Charles Maurras écrivait : « Les nations souffrent de ce que dit la Presse, mais elles meurent de ce qu'elle ne dit pas ». A quoi Walter Williams, le père des écoles de Journalism en Amérique, répond : « Je crois que le Journal public est une mission de confiance publique ». Certes, dit Balzac, mais « si la Presse n'existait pas, il faudrait ne pas l'inventer ».

Que le lecteur juge !

Mais il est un journal que nous pouvons lui conseiller en toute bonne foi ; le lire ne l'engagera en rien : c'est le « *Journal Officiel* » !

J.-C. HEBERLE

DE TOUT UN PEU...

DISQUES

NOUS AVONS ÉCOUTÉ POUR VOUS...

Nous ouvrons aujourd'hui la rubrique des Disques, que beaucoup de lycéens attendaient. Nous avons divisé notre étude en trois parties bien distinctes : Classique, Jazz, et Chansons, pour contenter tout le monde.

CLASSIQUE.

Nous vous proposons un concert de Musique Russe, donné par l'Orchestre du Conservatoire, direction Ernest Ansermet (Decca, LXT - 2833, 33 tours, 30 cms). Nous y trouvons d'abord l'Ouverture de « Russlau et Ludmilla » de Glinka. Glinka fut le précurseur et le fondateur de la musique russe. A côté de son œuvre maîtresse « La vie pour le Tzar », on trouve « Russlau et Ludmilla », où voisinent curieusement le plus pur « rossinisme » (excusez ce néologisme) et le puissant génie russe. Ansermet enlève brillamment cette ouverture.

Nous pouvons écouter ensuite le fameux poème symphonique de Borodine, « Dans les steppes de l'Asie Centrale », interprété de façon originale mais brillante.

La face s'achève sur un autre poème symphonique mais de Moussorgsky, le plus génial des compositeurs du célèbre « groupe des Cinq » : « Une nuit sur le Mont Chauve ». Ansermet l'interprète sans trop l'approfondir, le considérant sans doute comme une œuvre mineure.

Au revers du disque, nous trouvons une splendide interprétation de la 1^{re} Symphonie « classique » de Prokofieff. Prokofieff est un compositeur contemporain (il est mort en 1953), malheureusement limité dans sa fécondité par la réglementation de la musique en URSS. Ce n'est que dans de pareilles œuvres qu'Ansermet apporte toute sa fougue et son mordant. La « Symphonie classique » atteint de ce fait une luminosité rarement égalée.

Ajoutons que la gravure du disque est parfaite.

JAZZ.

Le disque que nous vous présentons date de l'année dernière, mais il n'en est pas moins digne de figurer dans votre discothèque. C'est un enregistrement du club français du disque (N°9) par les plus grands noms du jazz : Claude Luter, Sidney Bechet, Duke Ellington, Lionel Hampton, qui interprètent « Trailing Blues ». Un disque dans la bonne tradition du C.F.D.

CHANSONS.

Philips a enregistré, sur 78 tours, deux chansons de la grande révélation 1954, le ténor mexicain Miguel

Amador qui nous fait entendre « la Calesita » et le grand succès « Mon ami, mon ami » (N°72228 H). Nous ne pouvons que recommander ce disque aux amateurs de bonnes chansons.

Raymond BABOULIN

Sports scolaires

Depuis deux jeudis, les sports scolaires ont débuté officiellement et, comme il se doit, le lycée d'Aumale était dignement représenté, en minimes et en cadets aussi bien qu'en juniors.

Ces rencontres furent d'ailleurs toutes, à l'exception d'un match minime, des victoires pour les lycéens.

Nos principaux adversaires, furent, pour ces premiers jeudis, l'école Lavignon et le Collège Technique.

En basket-ball, les minimes, par leur petite taille et leur acharnement au jeu, accaparèrent la sympathie des spectateurs. S'ils perdirent le premier match par 18 à 10, ils se reprirent gaillardement et enlevèrent le second par 13 à 6 (contre le Collège Technique).

Les cadets, réguliers comme toujours, pratiquant un jeu savant, s'imposèrent devant le Collège Lavignon, et avec des scores éloquentes : 40-18, 42-20.

Mais le Collège technique, en Junior, eut fort à faire en rencontrant l'équipe du lycée, surtout lors du premier match. Cette équipe lycéenne fit parfois penser à celle qui, il y a quelques années, ne fut battue que devant Oran en finale des Jeux Universitaires Nord-Africains.

Le score, cette fois fut plus qu'éloquent : 74-22. Mais le deuxième match fut plus heurté ; en l'absence de son meilleur joueur, le lycée marqua plusieurs passages à vide que le Collège exploita de son mieux ; le score ne fut que de 52 à 38.

En volley-ball, victoires sur tous les plans. La première semaine, le lycée, jouant décontracté, l'enleva facilement en junior sur le Collège Technique par deux manches à zéro. Le match fut agréable et certaines individualités s'y firent remarquer.

En Cadets, au cours de la deuxième journée, le lycée ne fit qu'un match d'entraînement devant un Collège Technique méritant mais inférieur sur tous les plans (la marque s'en ressentit d'ailleurs : 2 manches à zéro, 15-3 et 15-10).

En bons lycéens, souhaitons que l'avenir apporte à nos joueurs de nouvelles victoires, aussi brillantes.

Le rédacteur sportif.



Votre Opticien

Ch. SANTRAILLE

SPECIALISTE DIPLOME

La lunetterie dans toutes ses applications :

Vous assure une GARANTIE TOTALE pour vos yeux et ceux de vos enfants

Médicale, Scientifique, Artistique, Organisation, Technique, Qualité, Prix

2, Rue de la Concorde

NOTRE PAGE LITTÉRAIRE

JEAN GIONO

Giono a réussi là où Prévert n'a eu qu'une voix.

Qu'y a-t-il donc dans les œuvres de Giono : un mélange savoureux des beautés de la terre une vie simple et rustique, et pourtant pleine de complications paysannes. L'homme n'occupe pas de rôle prépondérant, sinon dans l'intrigue : tout est à son échelle : les arbres, les champs, les montagnes, les bêtes, toute la nature enfin. Et cela parce que l'homme est simple, dégagé de la rouerie des villes. Certes, l'un est malin, l'autre naïf, mais comme peuvent l'être renard et mouton.

Il se dégage, des œuvres de Giono, une vie intense. Tout est personnifié, ou plutôt tout est ramené à son état naturel.

« On sent dans la main les tremblements de l'arbre ; la pluie essaye ses muscles gris sur des fantômes de rochers ; le chemin est mort, immobile, allongé sous les chênes, les feuilles se collent sur lui, les herbes poussent à travers lui » . . .

Il est si plein de cette nature qu'il ne peut s'empêcher de faire l'inverse de l'habitude. Il compare les hommes à des arbres : « Au gros de l'été, quand il se fait un couvre-nuque avec des feuilles de figuier, qu'il a les mains pleines d'herbe et qu'il se redresse les bras écartés pour regarder la terre, c'est un arbre. Sa chemise pend en lambeaux comme une écorce ».

Il s'éloigne parfois de cette terre qu'il chérit, c'est pour nous découvrir un paysage lumineux, de cette luminosité hellénique. Mais ce n'est qu'un tableau lointain vu de la terre.

Giono a su, dans cette œuvre admirable qu'est « La Naissance de l'Odyssée », nous dépeindre, avec de minutieux détails, la vie méridionale. Il fait si bon vivre à la fraîcheur d'une taverne, en racontant des histoires inventées de toutes pièces.

Mais il ne s'agit pas seulement de « La Naissance de l'Odyssée ». Tous ses ouvrages dégagent une puissance mêlée de rudesse et de franchise paysannes. Qu'il s'agisse de « Un de Baumugues », de « Regain », de « Chant du monde », tous sont pleins de cette chaude haleine de la terre, de cette haleine qui vous caresse et vous insuffle une ardeur de vivre encore non éprouvée.

G. Sultan.

LE PETIT PRINCE, CET INCONNU...

Saint-Exupéry . . . Qui ne connaît le célèbre pilote, le poète de l'aviation. Saint-Exupéry, c'est « Courrier Sud », c'est « Terre des hommes », c'est « Pilote de guerre », « Lettre à un otage », « Citadelle ».

Et un chef-d'œuvre reste dans l'ombre : l'incomparable « Petit Prince » .

Quest-ce que ce livre ? Sans doute, nous ne pouvons y voir seulement le récit des aventures d'un petit garçon tombé, comme dans un conte de fée, d'un astéroïde sur la terre . . .

Si nous avons une âme sensible, nous pouvons voir dans ce petit garçon, qui possède une telle tendresse ingénue et désintéressée, le prophète de l'amitié. Pour comprendre le « Petit Prince », il faut le lire avec tout son cœur et en y réfléchissant longuement. Saint-Exupéry déclare lui-même : « Je n'aime pas qu'on lise mon livre à la légère ». Lire ce livre, c'est s'en imprégner.

Il faut l'écouter comme une confidence, de notre meilleur ami. Et si nous arrivons à le lire avec cette ferveur et cette foi, en le faisant entrer dans notre esprit et notre cœur, nous comprendrons que tout homme éprouve « le besoin d'appivoiser . . . et d'être appivoisé ». Écoutons le petit renard : « Si tu m'appivoises, nous aurons besoin l'un de l'autre ; tu seras pour moi unique au monde et je serai pour toi unique au monde ».

Le Petit Prince, c'est l'idéaliste, le spontané, qui aime le beau et le bien, et qui réagit vivement devant la petitesse de l'homme, devant la trop grande matérialisation du monde, devant la perte de la personnalité et de l'ingénuité chez les « grandes personnes » ; elles ne comprennent pas les enfants, ces êtres tout neufs qu'elles ont été jadis ; et cette matérialisation leur a fait perdre tout moyen de connaître vraiment et d'avoir des amis. Car leur cœur s'est desséché, et « l'on ne voit vraiment qu'avec le cœur ; l'essentiel est invisible aux yeux ».

Saint-Exupéry ajoute, amer, « les hommes n'ont plus le temps de rien connaître. Ils achètent des choses toutes faites chez les marchands. Mais comme il n'existe point de marchands d'amis, les hommes n'ont plus d'amis ».

Serait-ce le message de Saint-Exupéry ?

C. Clement.

PAPETERIE — LIBRAIRIE — DESSIN

LIBRAIRIE — PAPETERIE

CHAPELLE

1, Place d'Orléans — et — 15, Rue Rohault-de-Fleury. — CONSTANTINE

Organisation **OBBO** du Bureau

MEUBLES ET MATERIEL DE BUREAU

Réduction de 5 % aux lecteurs de « FLASH » sur présentation de la page publicitaire



REVENDEUR RÉGIONAL
OFFICIEL

Messieurs ! Comme Jules César ou Verne : bref, comme tous ceux qui ont vu à l'avance par l'entremise de la Science et du Génie.

Les MARTIENS, je les ai vus. Non par les yeux vulgaires de notre corps, mais par ceux des méninges (« oculi animae », disait le cher Lucrèce). Je les ai vus, Messieurs, par les yeux de ma Mère, la Science.

Ils sont gros. Pas très gros, certes, mais gros. Ils sont parfois petits, mais c'est rare. Cela arrive pourtant. « Incertitudo andouillae » ! disait si justement Pline l'Ancien .

Ces êtres se défendent quand on les attaque. Mais les attaque-t-on ? Dure question.

Pour se défendre, ils le font, ils jouissent d'une étrange faculté (« Timeo Danaos ») portant le nom de « giboulée ». Parfaitement.

Tout cela, je l'affirme sous la foi du serpent. J'ai calculé à la quarante-troisième décimale près la teneur d'acide catatrapipopipupapépétététététérique de l'atmosphère martienne : c'est vous dire que tout le reste n'est que littérature.

Si, par impossible, les MARTIENS ne répondaient pas à ces lois induites par la Science, il s'agrait d'êtres fort méprisables n'ayant aucun respect pour ma Mère, qui est aussi mon Père et dont je signe :

Un fils respectueux

C. Q. EFDE

Savant.

METTEZ - VOUS D'ACCORD S. V. P.

Plus modeste est M. Jehan LARTI-CHAUT d'El Kantara, qui s'en tient à des notions familières. Encore une leçon de bon sens !

« Je tiens, Monsieur le Rédacteur en Chef de « Flash », à vous faire part de mon indignation. Voici les faits : l'autre jour, au journal parlé de Radio-Alger de 12 h. 45, un speaker a prononcé « MARSISIEN » avec un S, alors que chacun sait qu'il faut prononcer « MARTIEN » avec un T comme téléphone. C'est, vous en conviendrez, parfaitement inadmissible ; et le ministre X qui nous a promis monts et merveilles radiophoniques, pourrait utilement rappeler à ses fonctionnaires qu'il existe un petit Larousse illustré fort bien fait.

Mais je m'aperçois que ce mot « illustré » me plonge dans des abîmes de réflexions. Tout homme sensé me comprendra. Les descriptions de MARTIENS qu'ont faites d'honorables républicains tant portugais qu'espagnols ne correspondent pas, en effet, à un type commun. Je veux dire que les MARTIENS sont tantôt gros, tantôt maigres, tantôt démesurés, tantôt petits. Pour quelques uns des témoins, ceux-ci hongrois, ils mâchaient du chewing-gum et portaient des antennes au sommet du crâne ; pour d'autres, un jésuite de la rue Samary, ils buvaient du Coca-cola et avaient une gueule qui ressemblait fort à celle de mon voisin de palier dont je tairai le nom par charité marxiste.

C'est ici, Monsieur le Rédacteur en Chef de « Flash », que le bât blesse plus encore qu'au micro de Radio-Alger. La question se pose désormais puisque c'est le propre de toute question que d'être posée : Comment représenter

un MARTIEN authentique ? Y aurait-il plusieurs races de MARTIENS comme il y a sur notre terre des curés, des demoiselles et des collectionneurs ? Je vous soumetts ce petit problème que les lecteurs de « Flash » ne tarderont pas, j'en suis sûr, à éclaircir pour le plus grand bien des Lycéens tout entiers tournés vers un meilleur devenir et une pacifique coexistence interplanétaire .

Lecteurs, à vous la parole.

Froide menace

Sur les Lycées et Collèges de Filles

On nous apprend qu'une très grave menace pèse sur nos établissements d'enseignement féminins : le port du pantalon est en passe d'y être interdit.

Une certaine directrice parisienne ayant exigé que les élèves du Lycée qu'elle dirige se présentent en tenue « féminine », les parents, très modernes, des dites élèves ont vainement protesté auprès des autorités supérieures.

Le Conseil d'Etat qui statue, en dernier lieu, sur les cas litigieux d'importance capitale, a lui-même donné raison à la directrice, qui reste dans son établissement « Maître après Dieu ».

Les Lycéennes, dont l'esprit de tolérance est bien connu, ont proposé de féminiser le pantalon : broderies multicolores sur les revers, pochettes brodées ou écharpes légères sortant des poches. Rien à faire : « Mesdemoiselles, dorénavant, vous porterez des jupes » !

Adieu donc, pantalons-fuseaux bien tirés, adieu, pantalons arborant la ligne dandy, adieu pantalons écossais, qui seront remplacés par le kilt avec ou sans gland.

Pauvres lycéennes ou pauvres collégiennes, vous n'aurez même pas la ressource du pantalon de ski, les pentes du Mahmel étant réservées, cette année, à nos braves chasseurs alpins.

Un seul espoir subsiste : par les très grands froids, le pantalon sera toléré. Comme le calendrier espagnol nous annonce un hiver très rigoureux, vivent le vent, la pluie torrentielle et la neige, et vive aussi le pantalon.

DEMICHELES

32, Rue Rohault de Fleury, 32

CONSTANTINE

Vendôme
M. POUSSON
chasseur

Tél. : 47-18

LA PAGE des PLUS JEUNES

J E U X

Videz vos poches...

Huit personnages âgés respectivement de 8, 14, 18, 25, 30, 40, 50 et 70 ans ont bien vidés leurs poches et nous avons obtenu les huit petits tas d'objets que voici. Pouvez rendre à chacun ce qui lui revient ?

A. — Une quittance de loyer (2.550 frs) — une photo d'une jeune femme souriante avec une petite fille sur les genoux — une lettre d'affaires — trois tickets des C.F.A. — un peigne dans un étui de cuir — une pipe et très peu de tabac dans une blague — un petit trousseau de clés — 1.745 frs — un mouchoir ;

B. — Des miettes de pain — un billet de chemin de fer périmé — deux pièces de vingt sous dont une tunisienne — un bout de crayon sans mine — un morceau de craie bleue — pas de mouchoir.

C. — Une pipe et un paquet de tabac — 12.340 frs. — six places de cinéma se suivant pour la matinée de dimanche — une photo de trois petites filles — un peigne — un mouchoir — un gros trousseau de clés — un carnet d'adresses très chargé.

D. — Une plaque de vélo — quatre paquets de cigarettes américaines — une carte d'inscription à la faculté — 875 frs — un peigne dans un étui de carton — un programme de concert swing — une photo de vedette — sept tickets-répas à 100 frs — une carte de club de natation — une bougie de moto.

E. — Une pièce de monnaie assez rare — deux mouchoirs — une photo avec des hommes, des femmes et des enfants, ayant tous un petit air de famille — un étui avec des lunettes — une tabatière presque vide — un petit trousseau de clés.

F. — Deux places de cinéma pour la soirée — un peigne — un mouchoir parfumé à la lavande — un photo de jeune fille très gracieuse — un étui à cigarettes en nickel sans cigarettes — 2.245 frs — une facture impayée — une clé.

G. — Un carnet de chèques — un billet de chemin de fer avec wagon-lit loué — 975 frs et des billets belges — une photo de trois grandes jeunes filles — une clé de coffre en banque — une boîte de pâtes pectorales — un mouchoir — une carte de club gastronomique — un étui en or avec des cigarettes françaises.

H. — Une carte de circulation trolley tarif réduit — une boîte de cachou — un mouchoir — deux stylos — un peigne sans étui — un petit album d'avion de guerre — 58 frs — une cigarette cassée.

(Les réponses dans le prochain numéro)

Dites-nous en une autre...

Deux écossais se rencontrent.

J'ai couru derrière l'autobus pendant tout le trajet. J'ai économisé ainsi quinze francs.

Tu n'es pas malin. Si tu avais couru derrière un taxi, tu aurais économisé au moins 100 francs.

Un grand tapage règne dans l'autobus. Le contrôleur, furieux, crie : « Taisez-vous... Taisez-vous donc...! Voyons, Monsieur., votre nom ? »

— Dupont, répond le voyageur.
— C'est une vieille blague, ça. Donnez-moi votre vrai nom.

— Bien, bien, reprend Dupont : Maximilien Robespierre.

— Voilà qui est mieux... Vous avez cru que je tomberais dans le panneau, hein ? Mais non !

Puis plus fort, il s'écrie : « Terminus, descendez tous ! »

Une voix grave se fait entendre : « Nous ne sortirons d'ici que par la force des baïonnettes !... »

— Qui a dit cela ? demande encore le contrôleur.

— Mirabeau, répond une voix faible.

En, alors Robespierre et Mirabeau, partez, je ne puis vous accepter ».

CHARADE.

Mon premier est un ordre.
Mon deuxième est un ordre.
Mon tout est un désordre.

Réponse : *Accarue*

Pour vos achats

RADIO ou DISQUES

Adressez-vous à :

G. BOUCHET

Diplômé de l'Ecole Centrale de T.S.F. de Paris

17, Rue R. de Fleury — CONSTANTINE

Distributeur officiel

★ PHILIPS ★

— ★ — ★ —

Tous les Disques Microsilon

Le plus grand choix de

Musique classique

— Téléphone : 42-15 —